

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 27

Artikel: Première exposition nationale d'art appliqué
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216511>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PREMIÈRE EXPOSITION NATIONALE D'ART APPLIQUÉ

UNE exposition nationale d'art appliqué organisée par l'œuvre, Association suisse romande de l'art et de l'industrie et par le Werkbund suisse, sous les auspices du Conseil fédéral, aura lieu à Lausanne dans la halle du comptoir suisse, au printemps 1922.

Cette exposition, la première du genre, sera pour l'art appliqué et les industries d'art suisses ce que les Expositions nationales de Beaux-Arts, organisées depuis une trentaine d'années, sont pour la peinture et la sculpture : un tableau général, aussi complet et aussi représentatif que possible, de ce que la Suisse peut produire dans ce domaine si vaste de son activité.

Plutôt que d'organiser lui-même cette première exposition officielle, dans le sens de l'ordonnance du 25 novembre 1919 concernant le Développement des arts appliqués, le Département fédéral de l'intérieur a préféré charger de ce soin les deux associations sus-mentionnées. Mais l'entreprise restera sous son contrôle. Elle bénéficiera, au surplus, de subventions importantes de la Confédération, du canton de Vaud et de la ville de Lausanne.

UN ENFANT QUI PROMET. — Aymon (4 ans), veut quitter sa maman pour traverser la chaussée. La jeune mère s'efforce de le retenir et menace d'appeler les gendarmes.

— Eh ! bien, moi, répond Aymon, j'appellerai les voleurs, ils sont plus forts que les gendarmes...

SUR LA SELLETTE. — Un président de tribunal interrogeait une femme prévenue de vagabondage :

— Avez-vous des moyens d'existence ?

— Oh ! oui, monsieur : j'ai encore l'estomac qui ne va pas mal.

PAS ASSEZ MOUILLE. — Des paysans se battaient à l'aubege : chose extraordinaire, car le vin — et pour cause — n'y produisait jamais cet effet. Aussi l'hôtesse ne put-elle s'empêcher de dire à son mari :

— Te vai ben, te n'a pas prau méclia.



LE VAIN SCRUPULE

A Mme E. Amstein; à MM. H. Marti et E. Vez.

I

Gustave Verney, prostré, se souleva et, misérable, demanda :

— Alors, Docteur ?

Quelle réponse faire ? Le cas était jugé, mais devant un père, un jeune père !

— Il y a de l'espoir. Il y a toujours de l'espoir.

— Est-ce sûrement une méningite ?

— Oui.

— Alors !... Vous voyez !... Ma pauvre Simone !

Le docteur, un vrai celui-là, qui, autant que guérisseur des maux physiques, savait être un scrutateur des âmes et considérait son art ainsi qu'un sacerdoce, un Médecin, en un mot, réfléchit un instant et, devant cette douleur, eut le courage de mentir, d'atténuer la vérité, tout au moins :

— Mon cher ami, votre fillette est gravement atteinte...

— Très gravement ?

— Très.

— Vous voyez bien !

— Mais je vous le répète : il y a toujours de l'espoir. Vous êtes d'une bonne race. Votre père, le député ; vous même, votre femme... il y a de la ressource... Un miracle est possible.

— Un miracle ?... C'est vous, Docteur, qui...

— Entendons-nous. Le cas est grave, très grave. Mais on a vu des résurrections dans des cas pareils. Et puis...

— Et puis ?...

— Vous êtes jeunes, votre femme et vous, tous les espoirs vous sont permis... Si le malheur voulait...

— Non, Docteur. Notre Simone ! Notre petite Simone adorée !... Oui, une autre peut naître qui lui ressemblerait, mais ce ne serait plus notre Simone, notre fille, Docteur, la chair de notre chair, notre premier enfant !

— Calmez-vous, cher ami. Le mal frappe où il veut, au hasard.

— Non. Pas au hasard, pas où il veut : où il peut.

— Que voulez-vous dire ?

Gustave Verney ne répondit pas tout d'abord. Par un réflexe provoqué par les pensées qui le torturaient depuis la maladie de sa fillette, il se revit, lui-même enfant, dans les prés, dans les bois de ce Val-le-Bourg que lui et ses frères avaient quitté, voilà longtemps, attirés par le mirage de la ville, se mêlant inconsciemment à l'exode, au funeste exode de la campagne vers la cité.

Il se revoyait, oui, garçon joufflu, hâlé, courant combes et pâturages, toujours à l'air, au soleil, ne craignant que deux choses, le taureau du voisin Poche et les vipères de Piozon. Il se revoyait, vivant, si vivant.

Simone, elle, avait-elle vécu, dans cette maison où, y entrant, on croyait avoir pris par erreur la porte de la cave ? Avait-elle vécu dans ces rues étroites, grises, où le soleil ne se risquait qu'à peine, à de rares minutes, comme offusqué par ce qu'il y voyait de triste et de morose. Avait-elle vécu, sa Simone aimée, comme on doit vivre à cet âge, comme vit le poulain sauvage dans la steppe ou l'ourson dans ???

Pourquoi n'être pas resté à Val-le-Bourg ? Pourquoi ?

— Ah ! si j'avais su !...

— Du calme, cher ami, et point de vains scrupules ! Si tous les transplantés comme vous devaient souffrir ainsi...

— Eux ? Non, mais leurs enfants !... Leurs petits, Docteur !...

— Chimère ! Tranquillisez-vous !... Le mal, ce mal-là, surtout...

— Méningite tuberculeuse, n'est-ce pas ?

— Probablement... s'attaque à n'importe qui, n'importe quand et n'importe où. Vos scrupules, je le répète ; sont vains.

Pris de pitié devant cette détresse d'un père ; peinant, d'ailleurs, qu'il n'avait pas tout à fait tort, ce père, en accusant la ville, le docteur se leva et, cordial :

— Ne vous désolerez pas prématurément. Quoi qu'il arrive, vous avez fait votre devoir, tout votre devoir. Et l'avenir est là, devant vous, à vous... Allons ! A demain, si...

— Si ce n'est pas fini ?

— Si vous ne me faites rien dire.

Gustave Verney resta seul.

Dans la chambre voisine, sa femme, auprès de la malade, veillait. Un besoin le lancina tout à coup : se réfugier, calmer sa détresse en cette bonté attentive et dévouée.

Il appela :

— Jeanne ! Jeanne !

Sa femme entra. Sa beauté, après toutes ses veilles, ses fatigues, ses angoisses, avait pris un grandeur tragique.

Sans un mot, sans une larme, même, Gustave tomba dans les bras de son épouse. Refuge pour sa faiblesse, elle, plus faible encore, l'accueillait et, oubliait tout, n'eut que ce mot :

— Mon pauvre Gustave !

— Simone ?

— Elle dort.

— Elle est mieux ?

— Mon pauvre Gustave !

Et Jeanne Verney, en larmes, s'effondra sur le canapé.

II

— Trois pides !

— Sainte-Chique !

— Frouillon !

La partie de « gnus » faisait place à un pugilat.

— Caland ! dit un grand qui passait.

Il ramassa les billes restées sur le terrain et s'en fut, l'âme sereine.

C'était trois mois après l'enterrement de Simone.

Gustave Verney, désemparé, tout aux noires pensées qui l'obsédaient, se promenait et, presque inconsciemment, s'était arrêté et suivait les péripéties du débat.

Ah ! ces gosses-là, ils étaient bien vivants, eux ; râblés, forts, agiles...

— Dis-moi, petit...

Gustave s'adressait au vainqueur de la lutte, un gas musclé, trappu, qui, de quelques coups de poing bien assénés, avait mis toute la bande en fuite.

— M'sieur ?

Gustave le considérait, admirant cette stature précoisement athlétique, la souplesse innée de ce corps de gamin.

— Dis-moi, tu n'es pas né à Lausanne, toi ?

— Moi ? Oui.

Méfiant, le gosse se réservait, un index dans la main gauche.

— Tu y as toujours vécu ?

— A Lausanne ? Je suis de la rue du Pré. J'y ai toujours été.

— Et tu n'as jamais été malade ?

— Ouah !...

Puis après réflexion, le gamin reprit :

— Ah ! si.

— Ah !... Et quoi ?

— Toutes les années, au printemps...

— Eh ! bien ?

— J'ai des poux.

Gustave Verney poursuivit sa route.

Ce gosse, pourtant, dans quelles autres conditions que sa pauvre Simone était-il né, avait-il vécu ! Et pourtant ! Quelle force en puissance !

Quand il rentra chez lui, Gustave retrouva le regard triste et inquiet de sa femme ; inquiet autant, peut-être, des pensées qu'elle devinait chez son mari que triste de son propre chagrin.

Gustave s'assit et, rêveur, resta sans rien dire.

— Alors ? demanda Jeanne.

— Alors, répondit Gustave, je crois que le docteur avait raison : tous les espoirs nous sont permis.

— Mon aimé !... Espérons donc !...

Et Jeanne se détourna pour cacher une larme.

Les espoirs ne tuent pas si tôt les souvenirs.

C. Amstein

A LA TROISIÈME. — Mme G. venait de sonner sa bonne pour la troisième fois. Elle arrive enfin tout essoufflée.

— Pourquoi ne venez-vous pas plus tôt ?

— Pardon, madame ; les deux premières fois que vous avez sonné, je n'ai rien entendu ; la troisième fois, je me suis empressée de venir.

MARIONS-NOUS. — Une femme de R. se décida à épouser un individu qui lui faisait depuis longtemps un doigt de cour, et elle le fit, dit-on, dans l'unique but de ne pas perdre 3 francs 50 qu'il lui devait ; en voilà une ménagère !

DOCTEUR TOUT LE MONDE

NOTOS journaux ont, ces derniers temps, mentionné une brochure qu'a publiée, il y a quelque temps, M. le docteur Rubattel, sous le titre : *Les erreurs médicales populaires* (Imprimerie E. Graf, à Rolle). Elle devrait être chez tout le monde, cette brochure, écrite dans un style familier, compréhensible au plus profane et assaisonné d'un humour savoureux et d'une fine psychologie. Voulez-vous que nous vous donnions le désir irrésistible de l'acheter ? Lisez-en ces quelques extraits.

* * *

« A Paris, en 1332, une foule de charlatans, barbiers et épiciers, fournissaient à bas prix des panacées souvent fort dangereuses. La Faculté connaissait vingt-trois de ces individus auxquels elle faisait une guerre acharnée. Ambroise Paré, le plus célèbre chirurgien de son temps, traite très durement les rebouteurs et les guérisseurs dans son livre *l'Introduction à la Chirurgie*, publié à la fin du XVI^{me} siècle.

» Un autre chirurgien de très grande valeur, Pierre Franco, réfugié français, séjourne dans notre pays vers le milieu du XVI^{me} siècle (1541 à 1559), excelle surtout à Lausanne et se désolé de voir le Pays de Vaud infesté de charlatans, de rhabilleurs et de vendeurs de remèdes merveilleux. « Ces misérables, dit-il, sont cause que la chirurgie est tant méprisée, car, étant ignorants et se connaissant comme tels, osent